

CONGRÈS ARCHÉOLOGIQUE

DU PUY (1)

Chaque année, nos pères les Gaulois se réunissaient aux environs de Lyon pour célébrer, le premier août, la fête du dieu Lug. On peut en croire M. de Villefosse, et admettre les détails qu'il nous donne, car il est l'homme de France qui connaît le mieux ces époques lointaines, et volontiers on oublierait qu'il est le représentant du ministre de l'instruction publique pour ne voir en lui que le porte parole de nos vieux ancêtres gallo-romains. Comme eux, nous dit-il, nous avons aussi l'habitude de nous assembler chaque année, mais la date est un peu avancée, le lieu de la réunion varie et le dieu Lug est remplacé par une vieille déesse l'archéologie, dont le culte n'est cependant pas fort ancien.

Cette année, le rendez-vous était donné au Puy, et la réputation de cette contrée avait largement compensé son éloignement, car le nombre des congressistes avait encore augmenté. Les notabilités locales, appartenant à l'administration et aux sociétés savantes, n'étaient pas moins nombreuses, sympathiques et exceptionnellement généreuses. Après un discours de bienvenue prononcé par le maire,

(1) Rapport présenté à la Société historique de Compiègne, à la séance du 15 juillet 1904.

notre directeur, M. Lefèvre-Pontalis, avec cette précision dont il a le secret, a apprécié l'intensité du mouvement archéologique dans le Velay, résumé la situation générale de la Société et rappelé le souvenir des confrères disparus, en y mêlant, comme une consolation et un encouragement, celui de ceux qui, à des titres divers, se sont signalés cette année par leur travaux ou par les récompenses qu'ils ont obtenues. Tour à tour MM. de la Batie, président de la Société académique, et Noël Thiollier, auteur d'un ouvrage monumental sur l'architecture romane dans le Velay, se sont fait applaudir en célébrant leur pays et en nous traçant à grands traits une histoire de l'art dans le Velay. N'oubliez pas cependant quelque éloge exagéré, sans fondement comme sans critique. Noël Thiollier a été à trop bonne école chez son père d'abord et ensuite à l'école des Chartes. Ne serait-ce pas mal servir le pays où il va être notre guide, à la fois imprimé et vivant ? Aussi convient-il sans réticence que la sculpture y est médiocre, moins par la faute des artistes que par la nature de la pierre rebelle aux délicatesses du ciseau.

Au sortir de cette première réunion, les archéologues, venus des quatre coins de la France et aussi de la Belgique et de l'Angleterre, réunis en petits groupes, heureux de revoir de vieux amis et de demander des nouvelles des absents, se répandent par la ville, admirant de ci de là un vieux logis ou une pittoresque perspective ; quelques-uns s'attardent et pourraient s'égarer, sans la complaisance de leurs confrères indigènes ; tous se retrouvent au musée Crozatier, désireux de

profiter de l'expérience et des observations des spécialistes.

Chacun peut trouver ici à s'instruire au gré de ses préférences. Tâchons d'entrer dans la salle du fond où sont groupées les sculptures et les inscriptions romaines afin de recueillir les observations de M. de Villefosse, et d'admirer principalement de superbes bas-reliefs représentant des scènes de chasse.

Pour ceux qui rêvent d'une antiquité plus reculée, la salle voisine offrira des collections préhistoriques. Mon rôle de rapporteur impartial m'oblige à reconnaître que l'attraction est plus vive encore pour une collection de sculptures du haut Moyen Age, colonnes et chapiteaux qui vont de la fin du x^e siècle à la fin du XII^e, et qui proviennent pour la plupart de la cathédrale du Puy. Il y a bien quelques moulages et il serait d'une bonne administration d'employer des étiquettes de couleurs différentes, ainsi que cela se pratique en Allemagne.

Pour bien voir la salle du mobilier, il faudra y revenir, en compagnie d'un petit groupe de connaisseurs, alors que l'aimable conservateur de ce musée, M. Giron, pourra nous en ouvrir les vitrines et nous laisser examiner à l'aise, petites châsses, — émaux, — pièces d'orfèvrerie à destination inconnue ou contestée, — statuettes infiniment précieuses en marbre blanc, comme le *moine pleurant* qu'on dirait enlevé aux tombeaux des ducs de Bourgogne, l'admirable bas-relief des *religieuses groupées autour de leur abbesse*, ou le simple *masque funèbre* trouvé dans la rue des Tables ; — un superbe olifant d'ivoire d'un travail oriental à côté du coffre de

demeure, nous en laissent librement parcourir les moindres recoins, examinant ici des bibelots de toutes natures, notant là les portraits de leurs ancêtres, tandis que quelques-uns évoquent le souvenir de George Sand qui, dans *Jean de la Roche*, a donné de ce château une description aussi précise que vivante.

Descendus à pied au fond de la gorge, après avoir admiré la silhouette de la Rochelambert tout en gravissant le versant opposé, nous retrouvons nos voitures qui nous ont bientôt conduits à Saint-Paulien, capitale religieuse du Velay jusqu'au ^{vii}^e siècle où le siège épiscopal fut transféré au Puy. Ce n'est plus qu'un modeste village, où les congressistes doivent s'éparpiller dans divers hôtels pour trouver leur pâture.

Le rassemblement se fait tout naturellement devant l'église, où les fumeurs ont tout le loisir de s'attarder, car l'intérieur ne vaut pas le chevet. La disposition paire des chapelles et les incrustations appliquées autour des absidioles rappellent le style auvergnat. Les deux grosses tours, manifestement élevées après coup au-dessus de ces absidioles, donnent à l'édifice un caractère défensif et reportent la pensée vers l'époque des guerres religieuses qui motivèrent cette addition. Le portail, avec son clocher tellement remanié qu'il semble neuf, offre moins d'intérêt. En tous cas, il ne semble pas exciter le nôtre autant que l'inscription encastrée dans le flanc nord, l'enfeu ouvert dans le mur extérieur de l'abside et surtout, sur la place voisine, cet étrange amas de pierres cubiques, évidées en plein ceintre sur leurs quatre faces, posées

les unes sur les autres au nombre de trois et surmontées d'une croix. Hâtons-nous d'ajouter que la première pierre est seule ancienne. Elle garde dans ce pays le nom de *pierre à tuer les bœufs*, et a pu servir d'autel. Aurait-il été élevé là pour supplanter, en le purifiant, le souvenir des sacrifices sanglants des païens. L'Église a eu souvent de ces conciliantes adresses vis-à-vis des populations nouvellement converties.

Mieux vaut abandonner ces rêveries, pour entendre la discussion engagée dans l'intérieur de l'église. Formée d'une seule nef démesurément large pour sa hauteur, elle désoriente les habitués des églises du Nord. Mais ce n'est là, paraît-il, qu'une transformation d'un édifice primitivement à trois nefs qui ont disparu en même temps que le déambulatoire du chœur, accident qui semble s'être reproduit souvent dans ce pays, ainsi que nous aurons à le constater plus d'une fois.

Plus heureuse, l'église de Polignac a conservé son ancienne voûte en berceau plein ceintre, et elle le doit peut-être à un artifice qui a porté assez haut les voûtes en berceau des bas côtés, pour leur permettre de contrebuter efficacement la voûte centrale. Pour obtenir ce résultat, on n'a pas craint de faire reposer les doubleaux des bas côtés sur des piliers surhaussés qui sont d'un effet médiocre.

Il y aurait bien des observations à faire, sur des traces de reprises découvertes, au niveau de la dernière travée avant les absidioles, par notre ami du Ranquet ; mais à Polignac, c'est surtout le château qui nous sollicite.

Il occupe tout le sommet d'un plateau aux

pentes tellement abruptes qu'elles défiaient toute tentative d'escalade et qu'il était inutile de les couronner de hautes murailles et de construire plusieurs enceintes. Il suffisait d'élever un mur percé de meurtrières et de suivre exactement la forme du rocher. Cependant on multiplia les portes, six je crois, par lesquelles on doit passer avant de parvenir dans cette enceinte. Là, il faut le coup d'œil de notre savant directeur pour se reconnaître dans cet amoncellement de ruines d'époques bien diverses, puisqu'elles vont du XII^e au XVII^e siècle et que les ronces, qui les ont envahies, en rendent l'approche difficile. Seul debout, sur le versant nord, se dresse le donjon, fortement taluté à sa base, haut de plus de 20 mètres, mais tellement réparé tout nouvellement, aux frais de la famille de Polignac, qu'extérieurement il semble neuf. Quand on y pénètre, on voit que l'enveloppe seule a été reprise car on distingue nettement ses trois étages, la baie ronde et centrale qui permettait de monter les provisions et les projectiles, et enfin les cheminées. L'une d'elles a conservé de hauts jambages, dont les moulures accusent nettement le commencement du XV^e siècle ; or, on sait que le donjon fut construit de 1385 à 1421. Ce serait donc presque un contemporain de notre château de Pierrefonds, mais il paraît plus âgé et la chose est toute naturelle si l'on tient compte de la distance qui sépare une province reculée comme le Velay, de notre riche Valois, apanage du premier prince du sang.

Ces réflexions ne sont pas pour diminuer l'incomparable beauté de ce pays, de cette ville du Puy surtout, vue de la route de Poli-

gnac. Tous ces rochers couronnés d'églises, qui surgissent du fond de ce cirque ceint de toutes parts par de hautes montagnes, forment un panorama inoubliable et qu'on ne saurait confondre avec ces vues générales de villes qui, d'ordinaire, se ressemblent toutes.

*
* *

L'excursion du jeudi à la Chaise-Dieu a été incontestablement le clou du Congrès. La ville du Puy ne serait pas ce qu'elle est, qu'il vaudrait la peine d'y venir pour aller à la Chaise-Dieu, et maintenant on y arrive en chemin de fer.

Cette abbaye célèbre fut fondée en 1043, mais elle doit sa splendeur à un de ses fils, le moine Pierre Rogier, devenu pape sous le nom de Clément VI (1342-1352) et à un neveu de celui-ci, également moine à la Chaise-Dieu et élevé sur la chaire de saint Pierre en 1370, sous le nom de Grégoire XI.

Heureusement, les comptes de la construction de 1344 à 1347 ont été retrouvés au Vatican et publiés par M. Faucon. Sans cela, on serait fort exposé à se tromper et à rajeunir singulièrement cet édifice conçu au milieu du XIV^e siècle par l'architecte Hugues Morel. Sans doute, M. Pontalis nous rappelle fort à propos qu'à Saint-Urbain de Troyes, on avait déjà abandonné les chapiteaux, au sommet des piliers qui recueillent directement les nervures des voûtes. Malgré cet exemple, la plupart d'entre nous seraient fort tentés de rajeunir d'un siècle cette église de la Chaise-Dieu, élevée dans un pays réputé en retard sur le Nord de la France. L'interruption des travaux à la mort de Clément VI

et la reprise sous son neveu Grégoire XI sont également confirmées par des différences signalées dans les premières travées de la nef. Les bas côtés surprennent par leur hauteur ; mais, pour amener ces voûtes, grandes et petites, au même niveau, il a fallu sur les doubleaux des bas côtés élever de petits murs d'un effet peu gracieux. L'impression générale, que je dois me borner à noter, est celle de la grandeur, mais d'une grandeur un peu lourde et triste. Deux choses contribuent à aggraver ce sentiment, l'érection au xv^e siècle d'un jubé qui rompt les grandes lignes de la nef, ainsi qu'on l'éprouve dans les églises espagnoles, et la disparition de l'ancienne polychromie, suffisamment visible pour être incontestable, mais remplacée en fait par une pierre sombre et froide.

Ce chœur des moines, pour lequel j'éprouve quelques remords de m'être montré sévère, a, comme les coro espagnols, bien des excuses à faire valoir. Indépendamment du service qu'il rendait aux religieux en les protégeant contre le froid, il garde à l'extérieur une curieuse peinture connue sous le nom de Danse des Morts. Comme l'a fort judicieusement expliqué le marquis de Fayolle, ce n'est pas une danse et ce n'est peut-être pas davantage une peinture. L'artiste fort habile a simplement dessiné, d'un trait net et juste, une série de personnages représentant toutes les classes sociales, et placé à côté de chacun d'eux l'inévitable mort auquel nul ne saurait échapper. Seuls, les attributs de la mort se modifient, s'atténuent, pour mieux s'harmoniser avec le personnage. Il y a là une suprême preuve de tact, dont la Camarde est peu

coutumière et où notre spirituel collègue veut voir la preuve d'une œuvre bien française.

M. de Villefosse complète ces explications par de curieux rapprochements avec des vases grecs sur lesquels il signale des scènes analogues, mais dont il fait ressortir la pensée philosophique toute païenne. La présence de la mort à côté des divers personnages n'est pas dans l'intention de l'artiste un rappel à des préoccupations sérieuses. Loin de là, sa philosophie épicurienne se réduit à envisager sans effroi une transformation inévitable et à ne rappeler le terme de la vie que pour nous presser d'en jouir.

A l'intérieur, au-dessus des stalles en bois sculptées, les murs nus sont couverts d'une série de tapisseries reproduisant les principaux traits de la vie du Sauveur prédits par les scènes correspondantes de l'Ancien Testament. Sans doute, ces stalles ne peuvent entrer en comparaison avec celles d'Amiens, mais avec leurs chapiteaux ornés d'un double rang de feuillage, elles accusent bien nettement le xv^e siècle, et les stalles de cette époque sont assez rares pour être signalées. Quant aux tapisseries dont quelques pièces ont été réparées aux Gobelins, dont un sujet figure à l'exposition des Primitifs, je me bornerai à dire que tout le monde les croyait flamandes, et que même certain amateur belge osait préciser et indiquer Audenarde, quand une note de M. Guiffrey, directeur des Gobelins, est venu les revendiquer comme une œuvre française exécutée par des ouvriers de Lyon.

Au centre du chœur, le tombeau du pape Clément VI, tout mutilé qu'il ait été par les

chapelle Saint-Jean, sans parler du clocher et des nombreuses portes. Aussi je renonce à vous en donner ici une description fort bien faite par M. Thiollier, et complétée par les savantes critiques de M. Pontalis. Je préfère me contenter de quelques observations portant sur des détails et plus exposées à se perdre dans l'oubli.

Le *Cloître*, par lequel on débute d'ordinaire, joint à l'intérêt de ses constructions successives réduites par M. Thiollier à un siècle, de la fin du XI^e siècle à celle du XII^e, celui plus attrayant de ses chapiteaux. Plusieurs ont été remplacés ; quelques originaux sont au musée, en compagnie des moulages exécutés sur ceux laissés en place.

A côté, la *Salle des Morts*, probablement l'ancienne salle capitulaire, voûtée en berceau brisé, et malheureusement assez mal éclairée, renferme une belle fresque du XIII^e siècle représentant un Christ en croix. Quelques têtes émergent du mur dégradé avec une énergie superbe. A l'étage supérieur, on nous montre une belle cheminée romane, d'une jolie forme ronde, que M. de Brive a fait reproduire pour son château de Bouzols, et plus haut encore d'autres restes de peinture sur lesquels M. Giron nous donne d'intéressantes interprétations. Finalement, on tombe d'accord pour les attribuer au XIV^e siècle. Plus anciennes seraient celles du transept nord, à l'étage supérieur, là où l'on a installé un orgue bien gênant. Ces formes allongées, ces lignes sévères, tout cet ensemble qu'on eût qualifié jadis de bysantin, semble se rapporter au XII^e siècle, et c'est justement à cette époque que M. Pontalis fait remonter cette partie de la cathédrale.

Dans la *Sacristie*, il nous faut mentionner également une fort belle peinture sur bois, portant les armes du chanoine Odin, à trois fasces de sable, de gueules et d'or, qui aurait été attaché à l'évêque Jean de Bourbon, ambassadeur de Louis XI auprès du Saint-Siège. Cette peinture représente le Christ mort sur les genoux de sa mère, entre la Madeleine et Saint-Jean, derrière lesquels quatre femmes profilent des têtes charmantes, tandis que derrière la Vierge, au centre, deux anges tiennent les instruments de la passion : clous, éponge, lance, fouet, colonne. Ce panneau aurait été digne de figurer à l'exposition des Primitifs.

Les peintures les plus célèbres de la cathédrale du Puy sont les fameux *Arts libéraux*, fragments de fresques représentant la musique, la grammaire, la rhétorique, la logique, mis en lumière par Mérimé, et qu'on attribue à la fin du xv^e siècle. Mon ami, le marquis de Fayolle, qui les a habilement discutés sur place, se retrouvant quelques jours plus tard avec moi à l'exposition des Primitifs, se montrait fortement impressionné des remarques faites devant nous par un des meilleurs critiques d'art, M. Hulin de Loo, auteur du Catalogue critique de l'exposition de Bruges. Il nous signalait une étroite parenté entre ces fresques du Puy et les œuvres du maître de Moulins, auquel il a voulu rendre un état civil certain, en faisant de lui Jehan Perréal.

Le *Musée religieux*, sous l'autorité de l'administration diocésaine, renferme des objets intéressants et surtout la célèbre bible de Théodulphe, du ix^e siècle, sur velin

pourpre, citée par M. Delisle comme le plus magnifique monument calligraphique du temps de Charlemagne. Il me semble cependant que c'est oublier celle d'Abbeville, de la même époque.

Le *Bâtiment des Mâchicoulis*, dont le nom seul trahit l'aspect et la destination, est une forteresse commencée à l'époque romane, surélevée à diverses époques et terminée par de curieux mâchicoulis qui naissent dans l'épaisseur des contre forts et se prolongent sur des consoles formées de plusieurs assises en encorbellement. Ils rappellent l'étrange situation de l'évêque en lutte avec les puissants vicomtes de Polignac et la commune grandissante.

La *Chapelle Saint Jean* peut être considérée comme une annexe de l'église, car jusqu'à la fin du XVIII^e siècle, elle a servi d'unique baptistère aux paroisses du Puy. Cet édifice rectangulaire, terminé par cinq absidioles prises dans l'épaisseur des murs, était jadis voûté en trois parties, une première travée par une voûte en berceau, une seconde par une coupole, et la troisième, l'abside, par une voûte en cul de four.

*
**

Samedi 25. — Trois heures de chemin de fer pour aller à Brioude, autant pour en revenir ; c'est long, au retour surtout, car à l'aller nous nous sommes arrêtés deux heures à Chanteuges. Cette abbaye était une fille adoptive de la Chaise-Dieu, qui menaçait de mal tourner, avant d'être rattachée à cette abbaye célèbre. Nous y retrouvons également les armes de l'abbé J. de Senectaire. Les trois nefs, sans chœur ni transept, se termi-

nent par trois absides, et leurs voûtes ont été remaniées. L'intérêt se concentre sur les chapiteaux ornés d'animaux et de personnages. Sur l'autel, on déploie une belle étoffe orientale et l'on expose une sorte de reliquaire qui est un coffret d'autant plus rare qu'il est d'origine purement civile, avec d'intéressantes gravures sur cuivre doré, notamment un tournoi : travail attribué par le plus grand nombre au XIV^e siècle.

L'extérieur de l'église est intéressant ; le flanc sud garde la trace de fortifications, et l'abside a été couronnée d'un hourdage en pierre porté sur des corbeaux d'une forme singulière, un rond sous un petit dé légèrement saillant.

Sur la face opposée, la masse des congressistes a peine à tenir dans l'élégante chapelle construite au début du XVI^e siècle par l'abbé Jacques de Senectaire, et fait le désespoir des photographes qui voudraient relever ces sculptures délicates.

L'église de Brioude est un édifice d'une importance capitale, mais les voûtes ayant été fortement relevées au XIV^e siècle, l'église semble maintenant trop étroite. De plus, un demi siècle au moins sépare le carré du transept et le déambulatoire, du bas de la nef, partie plus ancienne qui possède, chose rare, un narthex. Autre singularité, dans le bras du transept, on remarque une tribune comme à Notre-Dame du Puy.

M. Pontalis nous fait, avec sa clarté habituelle, la genèse de cette église au milieu d'un bruit assourdissant d'indigènes plus curieux qu'intelligents, et presque tous chaussés de sabots ! Enfin, M. de Fayolle attire notre attention sur un tableau placé dans le tran-

sept, dont le coloris et l'expression énigmatique des figures font songer naturellement aux Milanais. Il croit pouvoir l'attribuer à André Jobbo, plus connu sous le nom de *del Solari*, élève de Gaudenzio Ferrari.

**

Le dimanche était jour réservé aux excursions individuelles et bon nombre de congressistes infatigables n'ont pas manqué d'aller voir quelque nouvelle église ou les innombrables beautés pittoresques de la région. D'autres, plus modérés, et j'étais du nombre, se sont contentés de revoir la cathédrale et le musée.

On me pardonnera de passer légèrement sur la visite de la Voûte-sur-Loire, château fort bien situé sur un rocher dominant la Loire, mais presque entièrement reconstruit, et de laisser à de plus vaillants le récit de la dernière visite au Puy, notamment de l'ascension à la chapelle Saint-Michel, sur la pointe du pic d'Aiguilhe, que j'ai dû me contenter d'admirer d'en bas et de revoir avec mes souvenirs.

**

J'ai pu, du moins, faire la dernière excursion, le mardi 28, au château de Bouzols, restauré par le comte de Brive, depuis plus de 20 ans, avec une affection touchante, qui va jusqu'à écarter toute main étrangère. La mère la plus tendre n'aurait pas plus de délicatesse !

Et cependant il s'agit d'un rude donjon en roche noirâtre, si peu taillée qu'elle semble toute hérissée. En l'examinant de plus près, on s'aperçoit qu'il ne s'agit pas d'un donjon dans le sens habituel de réduit suprême mé-

nagé dans un château plus grand, dont il protège le point faible. Ce qu'on appelle le donjon de Bouzols est un petit château, dont les divisions intérieures sont encore visibles, et auquel plus tard on a fait des additions qui constituent le château actuel ; plus tard encore, quand on habitait à la fois le donjon et le château, on a ouvert de grandes baies dans ce que je continue à appeler improprement le donjon.

Sans avoir le temps d'examiner, comme elles le méritent, les intéressantes collections d'objets locaux, principalement de bijoux, réunis par le comte de Brive, nous remontons en voiture pour nous élever à travers un pays admirable jusqu'au Monastier. Avec leur sens habituel des beautés de la nature, les moines ne pouvaient manquer de bâtir en ce lieu, où une belle église et le nom même du bourg rappellent leur souvenir à la gratitude de la postérité. Ces moines étaient en même temps de puissants agents de transmission artistique, aussi nous signale-t-on dans l'église de fortes influences bourguignonnes, notamment la différence considérable de hauteur entre les voûtes des bas côtés et celles de la nef principale.

Depuis, toutes ces voûtes ont été couvertes par un comble unique, qui se traduit par un seul pignon assez laid au sommet du grand portail roman divisé en trois corps et destiné vraisemblablement à recevoir primitivement trois couronnements distincts.

A l'intérieur, les chapiteaux, comme toujours, accaparent les lorgnettes. Plusieurs représentent des bœufs accouplés, et comme attendant le joug. Ce serait un souvenir des

services rendus par ces animaux lors de la construction de l'église.

La population, plus respectueuse qu'à Brioude, a cependant envahi l'église au point qu'il est parfois difficile d'arriver jusqu'à la chapelle où est exposé le buste de saint Chaffre. Le corps est en bois, recouvert de lames d'argent ; la tête, de même métal repoussé au marteau, a un grand caractère, malgré des fautes grossières de modelé, notamment dans la bouche et le menton, qui pourraient, s'ils étaient exacts, servir d'argument en faveur de nos origines simiennes. Les ornements dorés autour du cou sont fort curieux et cette œuvre semble bien appartenir au XII^e siècle, ainsi que l'avait indiqué Dideron.

Il reste quelques menues curiosités à visiter encore dans ce bourg de Monastier, mais les congressistes commencent à se débâter. Quelques-uns sont partis pour coucher dans la montagne et assister de là-haut au lever du soleil ; le plus grand nombre furette dans les maisons, espérant y trouver quelques bibelots à rapporter, comme souvenir de voyage. Le long séjour des moines avait rendu ce pays particulièrement riche autrefois, mais il y a longtemps que les brocanteurs ont tout rafié. Cependant, un brave gendarme occupe ses loisirs à réunir une collection numismatique, qui fait surtout honneur à la moralité des habitants.

La descente sur le Puy abonde en panoramas vastes et superbes, variant à chaque détour de la route. Bouzols, perché comme un nid d'aigle, reste longtemps en vue, et on ne s'arrête à Coubon devant un portail roman complètement refait en 1840, que pour lais-

ser des loisirs aux photographes et aux dames qui s'initient au travail des dentellières.

La Tour sera notre dernière étape ; un tout petit manoir resserré, étranglé, mais orné d'une délicieuse porte du xv^e siècle et d'un mur tout couvert de gros clous et de gros boulets ; le tout sculpté en pierre, comme on n'en voit guère qu'en Espagne, à *la Casa de las conchas* de Salamanque, ou mieux à celle de *los picos* de Ségovie.

A l'intérieur, de belles cheminées en pierre, des portes en bois sculptées, une table et un coffre Renaissance, même un ingénieux porte-manteau Louis XVI excitent les convoitises des collectionneurs, ou tout au moins stimulent le crayon de nos artistes.

La journée a été charmante, et le soleil se couche superbe. Cependant, une ombre passe sur tous, en sentant que nous touchons au terme de notre réunion. Nous n'entendons plus les explications si complètes et si sûres de notre guide Noël Thiollier, les rapprochements ingénieux et les classifications si précises de notre directeur Pontalis, les appréciations artistiques de Fayolle ou les réminiscences classiques de Villefosse, et même... le sifflet bien connu de Chevallier, qui, depuis bien des années, a ramené dans le droit chemin tant d'archéologues égarés, avant que Mareuse ait voulu lui donner l'éclat dangereux de l'or. En voilà pour un an... et Dieu veuille que nous nous retrouvions tous à Beauvais et à Compiègne.

Baron de BONNAULT.
